

Splendeurs et Misères d'une modeste courtisane *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise*

André Lavoie

Volume 21, Number 1, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33361ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, A. (2003). Review of [Splendeurs et Misères d'une modeste courtisane / *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise*]. *Ciné-Bulles*, 21(1), 9–13.

Splendeurs et Misères

PAR ANDRÉ LAVOIE

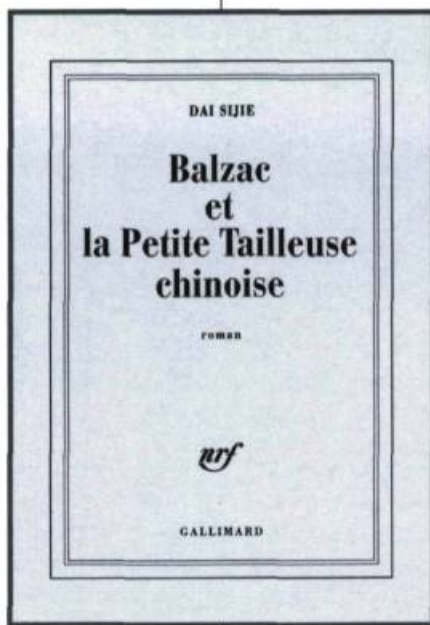
d'une modeste courtisane

À l'instar de la politique et de la psychanalyse, la littérature peut-elle changer la vie? Seuls les ignares n'en croient rien. Quant aux dictateurs, ils ne connaissent que trop bien ses pouvoirs libérateurs, et parfois même subversifs. C'est pourquoi ils s'activent à faire taire violemment les voix originales, celles du passé comme du présent, pour les remplacer par les perroquets de la propagande. Nombreux les écoutent, tandis que certains ne se donnent même pas la peine de les entendre...

Cet enivrement, cette explosion de l'imaginaire grâce aux mots et à la musique, le cinéaste et écrivain Dai Sijie l'a doublement illustrée, et de la manière la plus admirable qui soit. Bien plus qu'un hommage aux joies intimes de la lecture et au plaisir de ce que l'on nomme parfois de façon guindée la «grande musique», il s'est nourri des aléas de sa propre existence emportée dans le tourbillon de l'Histoire, celle de la Chine communiste à l'époque de Mao Tsé-toung. Le tout se retrouve sur papier et à l'écran dans **Balzac et la Petite Tailleuse chinoise**.

Plutôt que de connaître les colonies de vacances, Dai Sijie fut expédié, au début des années 1970, dans l'un des nombreux camps de rééducation institués par le régime

pour remettre dans le droit chemin les dissidents de tout acabit. Ceux qui avaient l'humble mérite de penser par eux-mêmes et de vouloir élargir leurs horizons étaient vite pris au piège. Il suffisait parfois d'avoir des parents plus ou moins éduqués, occupant des professions libérales, ou posséder quelque chose de vaguement occidental (des livres surtout) pour vous expédier dare-dare parmi une bande d'illettrés, qui ne se privaient pas de vous en faire baver...



Cet adolescent, fils de médecin, débarque dans les montagnes de la province de Sichaun¹ où la vie y est rude et le taux d'analphabétisme frôle les 99 % à l'époque. Pendant quelques années, en compagnie d'un ami d'enfance dont le crime est d'avoir un père dentiste, ce duo bien accordé subira la haine de Mao et de ses fidèles envers les intellectuels en effectuant des travaux dégradants. Ils traverseront cet enfer grâce à l'amitié, certes, mais aussi à l'amour, celui des femmes et des livres.

Ces tristes et longues années de rééducation, Dai Sijie les porte toujours en lui lorsqu'il débarque en France et s'inscrit à l'IDHEC. Après quelques courts métrages et un premier long métrage fort remarqué en 1989, **Chine, ma douleur**, le cinéaste retombe quelque peu dans l'oubli avec des films qui passent plutôt inaperçus, **le Mangeur de lune** (1993) et **le Onzième** (1998), celui-ci présenté en compétition officielle au Festival des films du monde de Montréal sans s'y démarquer. Est-ce par dépit ou par besoin d'un répit? Toujours est-il que ce Français d'adoption se lance dans la rédaction d'un premier roman écrit dans la langue de Balzac, puisant abondamment dans ses souvenirs de cette

1. Située au centre de la Chine, cette province est la plus peuplée (111 millions d'habitants) et on la surnomme «le pays de la capitale céleste», entre autres, pour ses terres fertiles. Ces terres seront en partie inondées après la construction de l'immense barrage des Trois Gorges, entraînant le déplacement de millions de personnes. Le film de Dai Sijie en fait clairement mention.

Balzac et la Petite Tailleuse chinoise

35 mm / coul. / 116 min / 2002 / fict. / France

Réal.: Dai Sijie

Scén.: Nadine Perront et Dai Sijie d'après son roman

Image: Jean-Marie Dreujou

Mus.: Wang Pujian

Mont.: Luc Barnier

Prod.: Lise Fayolle - Productions Internationales Le Film

Dist.: Les Films Séville

Int.: Xun Zhou, Chen Kun, Liu Ye, Wang Suang Bao, Chung Zhi Jun, Wang Hong Wei



Chen Kun et Xun Zhou

époque sombre et douloureuse. Contre toute évidence, **Balzac et la Petite Tailleuse chinoise** devient un roman à succès, publié dans 16 pays et traduit en plusieurs langues... mais refusé par toutes les maisons d'édition chinoises qui n'apprécient pas la description des camps de rééducation, où les paysans passent très souvent pour de parfaits imbéciles.

L'aventure ne pouvait s'arrêter en si bon chemin et la matière même de cette œuvre littéraire fortement autobiographique — ce dont l'auteur ne s'est d'ailleurs jamais caché — semblait destinée à passer l'épreuve du

grand écran, toujours guidée par la main de plus en plus experte de Dai Sijie. Et l'on ne peut s'empêcher de dresser de curieux parallèles alors que le créateur porte ici plusieurs chapeaux: réalisateur d'un film dont le scénario est basé sur son premier roman où l'un des personnages principaux n'est nul autre que lui-même, avec bien sûr quelques variantes.

Lors de la parution du livre, on a applaudi l'audace et l'adresse de cet apprenti écrivain vite remarqué, vite au sommet de la gloire. Ce qui ne signifie pas que son livre se présente sous une forme parfaite: l'utilisation du je, le point de vue toujours partiel et dirigé du narrateur, suspendu à trois reprises par de courts chapitres sur les «dits» d'autres personnages à propos d'un même événement, les ébats amoureux de Luo, le copain du narrateur, et la belle petite tailleuse, témoignent d'une grande prudence.

Mais les lecteurs aguerris que sont les critiques littéraires n'ont pas manqué de souligner la structure narrative particulièrement efficace, la simplicité des descriptions mais aussi le caractère quelque peu schématique des

«Pendant quelques minutes, nous fumâmes dans le noir, tristement silencieux. Cette histoire de littérature me déprimait à mort: nous n'avions pas de chance. À l'âge où nous avions enfin su lire couramment, il n'y avait déjà plus rien à lire. Pendant quelques années, au rayon "littérature occidentale" de toutes les librairies, il n'y eut que les Œuvres complètes du dirigeant communiste albanais Enver Hoxha, sur les couvertures dorées desquelles on voyait le portrait d'un vieil homme à cravate de couleurs criardes, avec des cheveux gris impeccablement peignés, qui rivait sur vous, sous ses paupières plissées, un œil gauche marron et un œil droit plus petit que le gauche, moins marron et doté d'un iris rose pâle.»

(Sijie, Dai, **Balzac et la Petite Tailleuse chinoise**, Paris, Éditions Gallimard, 2000, coll. Folio, n° 3565, p. 65-66)

personnages. Tout cela ne ressemble-t-il pas à une ébauche de scénario? Certains diront que, «[entre] les mains d'un cinéaste emporté par la verve de son récit, ce **Balzac...** tient par la trame d'un scénario dont on attend de voir les images tournées»² ou encore qu'«avec sa simplicité de conte, son écriture sans fioritures, marquée par l'expérience cinématographique de l'auteur (qui s'exprime souvent en images), **Balzac...** se lit parfois davantage comme une succession de petites histoires, d'épisodes à saveur dramatico-humoristique, que comme un véritable roman»³.

C'est sans aucun doute ces ingrédients privilégiés par Dai Sijie qui ont contribué au succès de ce récit initiatique teinté d'une double dimension historique et politique. Car, derrière cet éloge de la littérature (occidentale, surtout française) et de l'amour romantique, l'auteur ne se prive pas de parsemer son roman de descriptions sur la stupidité ambiante, l'ignorance crasse et, surtout, les conditions de vie lamentables des «réduqués» et de leurs bourreaux. La vermine, les odeurs nauséabondes des paysans qui ne se lavent jamais ou celle des égouts à ciel ouvert, autant de désagréments pour ces jeunes «bourgeois» égarés dans la montagne au nom poétique de «Phénix du ciel». Rien n'égale pourtant la description minutieuse des hôpitaux de province où l'on semble préoccupé par tout sauf de la santé de ceux qui y viennent, un autre coup de griffe décroché par l'auteur sur la pseudo-grandeur d'un régime dominé par l'aveuglement doctrinaire.

Cet aveuglement se manifeste dans cette violente interdiction des autorités d'entrer en contact avec les décadentes cultures occidentales. Le roman de Dai Sijie s'attarde surtout sur la soif jamais rassasiée de jeunes intellectuels privés du bonheur des livres, ou de celui de la musique. Comme s'il s'agissait d'une drogue, leur trafiquant se surnomme Le Binoclard, lui qui cache dans une valise des trésors nommés Flaubert, Hugo, Baudelaire et évidemment Balzac (à la chinoise, prononcez: «Ba-er-za-ke»); Sijie précise d'ailleurs que posséder ces ouvrages, «cela équivalait à garder 20 kilos de cocaïne dans sa chambre; c'était très dangereux»⁴.

Comme toute drogue plus ou moins illégale, le grand danger demeure la dépendance; le trio à la **Jules et Jim**, formé du narrateur (sans nom dans le roman, baptisé Ma dans le film), de Luo et de la petite tailleuse (qui n'aura d'autre nom que celui-là), ne cesse de se délecter des



Luo (Chen Kun) et Ma (Liu Ye)

«Nous nous approchons de la valise. Elle était ficelée par une grosse corde de paille tressée, nouée en croix. Nous la débarrassâmes de ses liens, et l'ouvriâmes silencieusement. À l'intérieur, des piles de livres s'illuminèrent sous notre torche électrique; les grands écrivains occidentaux nous accueillirent à bras ouverts: à leur tête, se tenait notre vieil ami Balzac, avec cinq ou six romans, suivi de Victor Hugo, Stendhal, Dumas, Flaubert, Baudelaire, Romain Rolland, Rousseau, Tolstoï, Gogol, Dostoïevski, et quelques Anglais: Dickens, Kipling, Emily Brontë...

«Quel éblouissement! J'avais l'impression de m'évanouir dans les brumes de l'ivresse. Je sortis les romans un par un, les ouvris, contemplai les portraits des auteurs, et les passai à Luo. De les toucher du bout des doigts, il me semblait que mes mains, devenues pâles, étaient en contact avec des vies humaines.

– Ça me rappelle la scène d'un film, me dit Luo, quand les bandits ouvrent une valise pleine de billets...

– Tu sens les larmes de joie monter en toi?

– Non. Je ne ressens que de la haine.

– Moi aussi. Je hais tous ceux qui nous ont interdit ces livres.

La dernière phrase que je ne prononçai m'effraya, comme si un écouteur pouvait être caché quelque part dans la pièce. Une telle phrase, dite par mégarde, pouvait coûter plusieurs années de prison.»

(Sijie, Dai, **Balzac et la Petite Tailleuse chinoise**, Paris, Éditions Gallimard, 2000, coll. Folio, n° 3565, p. 125-126)

2. MASSOUTRE, Guylaine. «Un Chinois en quête de paternité littéraire», **Le Devoir**, 11 mars 2000, p. D6.

3. LABRECQUE, Marie. «Balzac et la Petite Tailleuse chinoise», **Voix**, 23 mars 2000, p. 44.

4. MONTPETIT, Caroline. «Entrevue avec l'écrivain chinois Dai Sijie: Amour sacrilège», **Le Devoir**, 22 avril 2000, p. D9.

aventures de Monte-Cristo et des tourments de Madame Bovary. Les talents de conteur des deux garçons les ont même amenés à narrer aux pauvres villageois les aventures invraisemblables des héroïnes de mauvais mélodrames nord-coréens, présentés à deux jours de marche de leur camp.

Bien plus qu'un échappatoire à l'autoritarisme et au misérabilisme ambiant, ces lectures interdites vont transformer ces deux idéalistes et surtout cette jeune fille, belle mais ignorante (elle n'a aucune idée d'où se situe la France), apprenant que «la beauté d'une femme est un trésor qui n'a pas de prix». Celle dont «les yeux révélaient une nature primitive, comme ceux des sauvageonnes de [leur] village» va vite se transformer au contact de Balzac, se prenant pour une modeste courtisane dont les amours avec Luo susciteront envie, méfiance et un potentiel scandale (elle va tomber enceinte de Luo et subir un avortement, cachant tout à son amant, préférant s'en remettre à la discrétion et au dévouement du narrateur).

Le film de Dai Sijie capture admirablement l'éloge de la littérature et de la musique qu'il avait déjà proposé dans son roman. D'un côté, le cinéaste n'a pas hésité à sacrifier de nombreux épisodes percutants et dénonciateurs sur le régime et la misère des bourreaux de la rééducation; de l'autre, il a accordé encore plus de place à la figure de la petite tailleuse, présence rehaussée par la beauté juvénile de son interprète, Xun Zhou, presque toujours vêtue de rouge, une couleur n'ayant guère ici de connotations politiques. Plutôt que de n'être pur fantasme (la première scène du film où les deux garçons la découvrent se baignant dans une crique avec d'autres femmes la montre d'abord comme une petite déesse plutôt qu'une paysanne), elle acquiert une véritable assurance, poussant même Luo et Ma à voler les livres de Binoclard, ce qui n'était pas aussi explicite dans le roman.

Plusieurs cinéastes chinois, souvent à leurs risques et périls, ont décrit les excès et les drames de la Révolution culturelle⁵, descriptions souvent sanglantes d'une période trouble. Mais Dai Sijie a moins signé un film chinois — même si tout a été tourné en Chine sous haute surveillance des autorités — qu'une œuvre résolument européenne, célébrant la richesse et le rayonnement de sa culture, ainsi que son incidence presque magique sur ceux qui s'en imprègnent. Le cinéaste, à travers la dimension sentimentale des romans de Balzac ou de Flaubert, célèbre un individualisme qui s'accorde mal aux visées politiques d'un régime imposant la soumission et une vision

platement égalitariste des rapports humains. La passion amoureuse, l'ivresse des voyages, l'obsession de l'élégance et les pouvoirs de la séduction, autant de valeurs et de sentiments qui ne trouvaient pas leur place dans le Petit livre rouge de Mao. La belle tailleuse va décider qu'il est terminé le temps où elle regardait les avions fendre le ciel sans trop savoir où ils vont...

Contrairement au roman qui multipliait les descriptions des piètres conditions de vie des paysans et des rééduqués, le film se fait plutôt discret, toujours porté par des images à couper le souffle, où l'on en oublie presque que Luo et Ma n'ont pas échoué dans ces majestueuses montagnes pour profiter des joies du plein air. Par contre, autant qu'il le peut, Dai Sijie n'hésite pas à décrocher quelques flèches sur ceux qui l'ont maltraité. Des petits brigands confondent l'image de Flaubert avec celle de Lénine ou de Marx; la musique de Mozart n'est apaisante que dans la mesure où l'on croit qu'elle a été écrite pour Mao; influencé par **le Comte de Monte-Cristo**, le vieux tailleur ajoute des excentricités à saveur maritime sur les vêtements qu'il conçoit.

Alors qu'à la fin du roman le mystère demeurait entier sur la destinée des trois personnages, visiblement transformés par leurs nombreuses lectures mais meurtris par tant de sentiments contradictoires et d'expériences éprouvantes, Dai Sijie a ajouté au film un épilogue s'inspirant de l'actualité récente. Bien des années plus tard, Luo est devenu un éminent spécialiste en dentisterie (il faut voir comment il s'y prendra pour soulager le chef du village d'une horrible dent cariée) et Ma, un violoniste de renom vivant en France. Apprenant aux nouvelles télévisées que la région où était établi son camp de rééducation sera bientôt inondée par la construction du barrage des Trois Gorges, Ma retourne au village pour revoir la petite tailleuse et ensuite à Shanghai rencontrer Luo. Lui aussi a bien tenté de la retrouver, mais sans succès. Cet ajout rompt quelque peu avec cette discrétion, cette subtilité tout asiatique, alors que les deux hommes s'avouent leur passion respective pour la jeune femme, une évidence qui aurait gagné à demeurer dans l'obscurité du non-dit.

«À l'intérieur, l'odeur des médicaments mêlée à la puanteur des latrines communes mal nettoyées, à la fumée et à la graisse, me piqua le nez et m'étouffa. On se serait cru dans un camp de réfugiés pendant la guerre: les chambres des malades servaient aussi de cuisine. Des casseroles, des planches à découper, des poêles, des légumes, des œufs, des bouteilles de sauce de soja, de vinaigre, du sel, étaient éparpillés par terre, anarchiquement, à côté des lits de patients, parmi les bassins et les trépiers où étaient suspendues les bouteilles de transfusion sanguine.

[...]

*«C'était un spectacle tumultueux, sens dessus dessous, qu'offraient ces cuisiniers clowns, bariolés d'emplâtres rouges, verts ou noirs, avec leurs pansements à moitié défaits, qui flottait dans la vapeur, au-dessus de l'eau bouillante dans les casseroles.» (Sijie, Dai, **Balzac et la Petite Tailleuse chinoise**, Paris, Éditions Gallimard, 2000, coll. Folio, n° 3565, p. 208-209)*

5. Le premier long métrage de Dai Sijie, **Chine, ma douleur**, traitait aussi de l'enfer des camps de rééducation. D'autres œuvres, comme **Adieu ma concubine** de Chen Kaige et **le Cerf-volant bleu** de Tian Zhuangzhuang proposent une vision plutôt horrifiante des débordements entraînés par la Révolution culturelle.



Dai Sijie, l'auteur et réalisateur de *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise*

Si le cinéaste pêche souvent par excès d'esthétisme, atténuant ainsi grandement la charge politique qui était beaucoup plus forte dans son roman, il réussit à convertir même les plus sceptiques sur les plaisirs de la lecture et l'élévation qu'elle procure chez ceux qui osent s'aventurer dans l'univers des grands écrivains. Il ne réduit jamais l'instruction, l'alphabétisme à ses simples fonctions économiques (comme on l'entend trop souvent ici, où le diplôme scolaire se résume à une simple carte d'accès au marché du travail), illustrant avec poésie, et un soupçon de tristesse, ce que la lucidité, la connaissance peuvent entraîner de douleurs et de misères. Élargir ses horizons, plonger dans des mondes étrangers aux nôtres, c'est aussi s'exposer à la comparaison, à la révélation que nos frontières sont parfois trop étroites pour nos nouvelles ambitions. C'est pourquoi **Balzac et la Petite Tailleuse chinoise**, surtout dans sa version cinématographique — et

l'on oserait presque dire ironiquement — célèbre avec une beauté sans cesse renouvelée les magnifiques dangers de la connaissance, la littérature devenant une formidable boîte de Pandore où les malheurs qu'elle libère nous poussent au dépassement de soi et à l'écoute de nos désirs enfouis pour transformer notre vie. On a déjà brûlé tant de livres pour moins que cela... ■

*Filmographie
de Dai Sijie:*

- 1984: *le Temple de la montagne* (cm)
- 1985: *le Rouge et le Blanc* (cm)
- 1985: *le Roi de toutes les douleurs* (cm)
- 1986: *Je vous salue Paris* (cm)
- 1989: *Chine, ma douleur*
- 1993: *le Mangeur de lune*
- 1998: *le Onzième*
- 2002: *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise*